

## Le polygénisme aux XVIIe et XVIIIe siècles : de la critique biblique à l'idéologie raciste

Dominique Tombal

---

### Citer ce document / Cite this document :

Tombal Dominique. Le polygénisme aux XVIIe et XVIIIe siècles : de la critique biblique à l'idéologie raciste. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 71, fasc. 4, 1993. Histoire medievale, moderne et contemporaine — Middeleeuwse, moderne en hedendaagse geschiedenis. pp. 850-874;

doi : <https://doi.org/10.3406/rbph.1993.3916>

[https://www.persee.fr/doc/rbph\\_0035-0818\\_1993\\_num\\_71\\_4\\_3916](https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1993_num_71_4_3916)

---

Fichier pdf généré le 16/04/2018

## Le polygénisme aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles : de la critique biblique à l'idéologie raciste

Dominique TOMBAL.

Comme le dit avec ironie Léon Poliakov dans *Le mythe aryen*, l'affirmation biblique concernant l'unité du genre humain n'a pas attendu le xviii<sup>e</sup> siècle pour se voir mise en doute, et l'on peut dire que sa contestation est presque aussi ancienne que son existence (1).

Ainsi, la théorie préadamite, selon laquelle il y aurait eu des créations antérieures et indépendantes de celle d'Adam, dut sans doute être, à l'origine, une réponse émanant du monde païen face aux affirmations juives et chrétiennes touchant l'origine de l'espèce humaine. Au sein même du microcosme juif, la littérature talmudique et rabbinique offre de multiples versions de semblables spéculations. Certains exégètes conclurent, par exemple, du fait que la Bible commence par la lettre *Beth* et non par la lettre *Aleph*, que le «Saint béni soit-il» a produit plusieurs mondes et les a détruits les uns après les autres, avant que de créer celui-ci (2).

Ce n'est cependant pas le lieu, ici, de rappeler toute l'histoire de la tradition polygéniste des origines à nos jours (3). Nous avons seulement pour dessein de retracer le cheminement et la métamorphose, aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, de cette doctrine — que l'on pourrait quasiment considérer comme un corollaire du courant matérialiste — qui prit son essor dans la critique biblique, pour se muer peu à peu en «théorie scientifique» de la jeune anthropologie,

(1) L. POLIAKOV, *Le mythe aryen : essai sur les sources du racisme et des nationalismes*. Paris, Calmann-Levy, 1971, p. 125.

(2) P. GIRARD, *Judaïsme et polygénisme*, dans *Pour Léon Poliakov. Le racisme, mythes et sciences*, éd. M. OLENDER. Bruxelles, Complexe, 1981, p. 336.

(3) Le mot «polygénisme» trouve son origine dans la terminologie anthropologique du xix<sup>e</sup> siècle. Nous nous permettons cependant de l'utiliser ici afin de rendre la compréhension du texte plus aisée. À l'heure actuelle, les paléontologues s'accordent quasiment à l'unanimité sur l'invalidité du polygénisme. Les dernières recherches semblent en effet prouver définitivement que l'hominisation et ses étapes successives ont eu lieu à partir d'un berceau unique situé en Afrique orientale, théorie renforcée par de récentes découvertes en matière de génétique. Sur ce sujet, voir notamment J. H. REICHHOLF, *L'émergence de l'homme. L'apparition de l'homme et ses rapports avec la nature*. Traduit de l'allemand par J. ETORÉ, Paris, Flammarion, 1991, p. 15-26.

et soutenir ou implicitement ou ouvertement, la politique colonialiste et esclavagiste.

Au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, les libertins (La Mothe Le Vayer, Gassendi, Cyrano ...) dans une tradition directement inspirée de Giordano Bruno, mais d'un matérialisme plus radical, défendaient — assez discrètement parfois, sous le couvert de la fiction ou après avoir restitué ces théories aux philosophes qui, les premiers, les avaient énoncées (Démocrite, Epicure, Lucrèce ...) — des principes extrêmement subversifs pour cette époque : la matière éternelle compose un univers infini, peuplé de mondes innombrables et habités. Cette insistance sur la puissance illimitée de la matière à créer, en nombre infini, des formes vivantes permettait évidemment au polygénisme d'affleurer, et d'en finir résolument avec le vieil anthropocentrisme biblique (4).

Mais, en 1655, paraît à Bruxelles un livre qui, en cette matière, fait l'effet d'une bombe et qui vaut à son auteur de nombreux démêlés avec l'inquisition. Cet ouvrage — sans doute celui qui a fait l'objet du plus grand nombre de réfutations au xvii<sup>e</sup> siècle — est connu sous le nom générique de *Prae-Adamitae* (5), et émane d'un marrane de Bordeaux, secrétaire de Condé et proche des libertins : Isaac de La Peyrère (1596-1676) (6). Celui-ci y expose ouvertement ce qui l'a conduit à la conviction de l'existence des Préadamites. Selon lui, une lecture et une analyse critique de la Bible — en particulier du livre de la Genèse et d'un passage obscur de *l'Épître aux Romains* de saint Paul — permettent de déceler qu'Adam n'est dit le premier homme que dans un sens figuré, et qu'avant lui ont vécu d'autres hommes n'appartenant pas à la lignée juive. Une telle interprétation du texte sacré permet, d'après La Peyrère, de résoudre le problème de la discordance entre la chronologie judéo-chrétienne attribuant à la terre un âge approximatif de six mille ans, et les chronologies plus longues des Chaldéens, des Egyptiens, des Scythes et des Chinois. De plus, la théorie des Préadamites permet d'éclaircir l'énigme de l'existence des autochtones américains, jusqu'il y a peu parfaitement isolés du monde connu, et des autres insulaires non encore découverts à ce jour (7).

(4) P.-P. GOSSIAUX, *Une anthologie de la culture classique (1580-1725)*. 2<sup>e</sup> éd., Liège, 1980, p. 29 ; P.-P. GOSSIAUX, *Anthropologie des Lumières (Culture «naturelle» et racisme rituel)*, dans *L'homme des Lumières et la découverte de l'Autre*, éd. D. DROIXHE et P.-P. GOSSIAUX. Bruxelles, Editions de l'U.L.B., 1985, p. 53-54.

(5) Cet ouvrage comporte en réalité deux parties distinctes. La première, composée d'une cinquantaine de pages : *Praeadamitae sive exercitatio super versibus duodecimo, decimo tertio, et decimo quarto capituli quinti epistolae D. Pauli ad Romanos, inducuntur primi homines ante Adamum conditi*, est développée dans la seconde intitulée : *Systema theologicum ex praeadamitarum hypothesisi*.

(6) Pour tout ce qui concerne Isaac de la Peyrère, sa vie et son œuvre, voir R. H. POPKIN, *Isaac La Peyrère (1596-1676). His life, work and influence*. Leyde - New York, E. J. Brill, 1987.

(7) IS. DE LA PEYRÈRE, *Praeadamitae sive exercitatio ...*, p. 16-20. Soulignons dès

L'on peut dire que cette œuvre, sans innover entièrement, contribuera largement à introduire dans les schémas de pensée de l'époque moderne, la thèse polygéniste qui admet plusieurs souches à l'origine du genre humain, contre le monogénisme selon lequel la diversité humaine provient d'une seule et unique ascendance.

D'après ses propres affirmations, La Peyrère n'a pas la prétention, dans la formulation de sa théorie, d'ébranler la religion chrétienne : simplement veut-il expliquer ce qui, à première vue, paraît illogique. Mais peu importe, ce livre qui a eu l'audace d'examiner la Bible avec esprit critique et qui la réduit à n'être que l'histoire des Juifs et non plus l'histoire universelle, fera un grand scandale.

Etant donné les implications d'une telle théorie, l'on conçoit aisément que peu de penseurs aient osé la soutenir de façon explicite au xvii<sup>e</sup> siècle. Cependant, à la fin du siècle, paraît un livre curieux qui, sans la moindre référence formelle à La Peyrère ou aux libertins, se révèle hanté par les mêmes questions et produit des réponses analogues, souvent même plus hardies. Il s'agit de *L'espion turc* (8), édité de façon anonyme et attribué au Gênois Giovanni-Paolo Marana (1642-1692).

L'auteur expose ses principes au fil d'une correspondance fictive adressée notamment à des dignitaires musulmans et à des officiers ottomans, par un espion de la Porte établi à Paris. Tout comme La Peyrère, Marana souligne l'évidente contradiction entre la tradition judéo-chrétienne et les traditions orientales. La chronologie indienne retient particulièrement son attention. Il y a, en effet, en Inde «certains livres qu'on ne trouve que chez les Brachmanes. Ils sont en une langue que personne n'entend que ces Gymnosophistes ; langue (9) néanmoins aussi riche qu'aucun autre (...). Ces livres contiennent une histoire du monde qui a selon eux plus de trente millions d'ans» (10). Les Brahmanes, poursuit-il, considèrent cette langue comme étant originel-

à présent l'importance de la problématique du peuplement américain dans l'émergence des thèses polygénistes, comme nous le verrons plus loin.

(8) Le titre complet est : *L'espion dans les cours des princes chrétiens ou lettres et mémoires d'un envoyé secret de la porte dans les cours de l'Europe, où l'on voit les découvertes qu'il a faites dans toutes les cours où il s'est trouvé, avec une dissertation curieuse sur leurs forces, politique et religion* (1<sup>ère</sup> édition : 1684). Cet ouvrage a connu de multiples rééditions durant le xviii<sup>e</sup> siècle, et a été traduit en plusieurs langues (anglais, allemand, russe ...) preuves de son immense succès. L'édition utilisée ici parut chez E. Kinkius en six volumes de 1697 à 1700.

(9) Il s'agit évidemment du sanskrit encore méconnu à l'époque. Les premières traductions des textes sanskrits seront réalisées à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle (la *Bhagavad Gita* est traduite pour la première fois en 1784 par William Jones). C'est seulement alors que les philologues ont pu mettre en exergue les analogies entre le sanskrit, le grec et le latin, présumant une origine commune indo-européenne, et restreignant du même coup l'antiquité de la langue indienne.

(10) G.-P. MARANA, *L'espion turc ...*, t. III, p. 106-107.

lement celle de l'humanité. Preuve de sa réelle antiquité : aucune tradition, aucun historien, n'est à même d'éclaircir ses origines. Il semble donc clair, selon Marana, que seuls les Brahmanes aient été capables de conserver «la véritable tradition» dans toute sa pureté, tandis que l'Occident ravagé par des guerres, famines, tremblements de terre et déluge — celui de la Bible, évidemment, qui, loin d'être universel, fut au contraire très localisé — se révélait producteur de documents obscurcis et falsifiés. Les Chinois, comme leurs voisins indiens, conviennent d'ailleurs de l'extrême antiquité, voire même de l'éternité du monde (11).

Marana porte finalement son analyse très loin et dépasse largement la théorie des Préadamites de La Peyrère. Il en arrive presque, en effet, à admettre que l'homme pourrait être éternel, tout comme la matière elle-même (12). Il touche précisément au polygénisme lorsqu'il s'interroge sur les causes de la diversité humaine, et en particulier sur «la division des Nègres et des Blancs qui partagent le genre humain en deux grandes parties» (13). La question est alors de déterminer si cette diversité est le résultat de l'influence prolongée du climat ou si elle est originelle. La dissection d'un Nègre à laquelle a assisté un médecin de sa connaissance, dit-il, semble nettement confirmer la seconde hypothèse. En effet, l'on y avait décelé, «entre la peau externe et la peau interne», une espèce de «toile ou filé» qui s'étendait sur toute la surface du corps et qui «étoit pleine d'une liqueur noire comme ancre», celle-ci ayant pour effet de noircir la peau extérieure (14). Il fallait donc en conclure, ajoutait-il, que «les Blancs et les Noirs étaient des espèces différentes, puisque la nature, pour les distinguer l'une de l'autre, leur avoit donné des marques internes et externes pour faire connaître la différence de leur corps» (15).

Mais loin de limiter ici son analyse, l'auteur pousse son raisonnement au plus loin, puisqu'il déclare encore : «Autant que j'en puis juger, l'origine des

(11) *Ibid.*, t. V, p. 147-149 et t. VI, p. 341-347.

(12) «... car quoi que tous les individus changent, cessent et disparaissent dans le tems qui leur est assigné, les espèces-mêmes ne changent, ne cessent et ne disparaissent jamais. Il n'est pas plutôt mort un homme qu'il en naît un autre : et il en est de même des brutes. Les saisons de l'année qui se succèdent si régulièrement renouvellent tous les vegetables dans leur tems. Les Elemens, le Soleil, la Lune, les Etoiles ne changent point. Qui nous empêche donc de croire que ces choses ont toujours été de même et qu'elles le seront éternellement ?» *Ibid.*, t. IV, p. 180-181.

(13) *Ibid.*, t. IV, p. 353.

(14) Marana fait ici allusion à la découverte récente de l'anatomiste italien Malpighi (1628-1694) selon laquelle la noirceur du Nègre vient d'une membrane réticulée située sous l'épiderme. Ceci semble pouvoir apporter la preuve que cette noirceur n'est pas l'effet du climat, mais qu'elle vient de l'intérieur et qu'elle doit se transmettre par les semences mâle et femelle. J. ROGER, *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII<sup>e</sup> siècle. La génération des animaux de Descartes à l'Encyclopédie* (2<sup>e</sup> éd.). Paris, A. Colin, 1971, p. 215.

(15) *Ibid.*, t. IV, p. 354.

mortels est aussi différente qu'il y a de différentes nations qui parlent diverses langues-mères, qui obéissent à diverses formes de gouvernements et qui pratiquent diverses maximes et divers principes (...). Qui connaît la force des constellations et des cieux, ou la vertu cachée qui émane de la terre ?» (16).

L'option polygéniste de Marana, si elle est une réponse à l'énigme de la diversité humaine, doit avant tout être interprétée comme le corollaire d'une conception de la matière accordant à celle-ci une puissance illimitée dans son œuvre de création. Le polygénisme défendu dans le *Telliamed* (17) de Benoît de Maillet (1656-1738) peut se comprendre dans une perspective identique.

Cette œuvre dédiée à Cyrano de Bergerac — ce qui montre assez sa filiation intellectuelle — se donne pour objet d'élucider l'histoire du globe terrestre, tant sur le plan géologique que biologique. C'est un livre tout à fait étonnant où l'on perçoit, quasiment un siècle avant Lamarck et Darwin, des amorces de transformisme.

Selon Telliamed, le philosophe indien, il fut une époque où la surface de la terre était entièrement inondée. Cependant, ceci ne peut être rapporté à la théorie diluvienne biblique : comment croire, en effet, à l'apparition d'un tel volume d'eau en quarante jours et à sa disparition en quelques mois ? (18). La diminution progressive de la mer, due à l'attraction exercée sur la terre par le soleil, permet aux montagnes, puis, peu à peu, à certaines terres de s'assécher. Les animaux et les hommes, êtres aquatiques, se voient contraints de s'adapter aux conditions terrestres. La confirmation d'un tel processus est donnée par les multiples cas d'hommes marins découverts durant les derniers siècles et, soutient encore Telliamed, «les conséquences d'un fait si singulier et si authentiquement attesté sont telles pour la possibilité de la sortie des races humaines des eaux de la mer, qu'il ne paroît pas qu'après cela, on puisse en douter» (19).

Mais s'il est clair pour Telliamed que l'homme a une origine aquatique et qu'il est, dans sa forme actuelle, la résultante d'une lente évolution, il est tout aussi évident qu'il n'est pas issu d'une seule et unique souche. Paradoxalement, alors qu'il a élaboré une théorie transformiste qui aurait pu se révéler apte à éclairer le problème de la diversité humaine par les phénomènes d'évolution et d'adaptation au milieu, Benoît de Maillet recourt néanmoins à la thèse polygéniste. Ne nous leurrions pas en effet, le transformisme n'est encore chez lui qu'une intuition reposant sur des postulats peu solides et parfois

(16) *Ibid.*, t. IV, p. 354-355.

(17) Le titre complet est *Telliamed ou entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français sur la diminution de la mer*. La première édition parut en 1748, soit dix ans après la mort de son auteur. Remarquons que Telliamed est l'anagramme de De Maillet.

(18) B. DE MAILLET, *op. cit.*, La Haye, Paris, Duchesne, 1755, t. I, p. 216-228.

(19) *Ibid.*, t. II, p. 192.

fantaisistes, et cette théorie devra encore beaucoup mûrir avant de se doter de la valeur explicative qu'on lui reconnaît actuellement. C'est ainsi que Benoît de Maillet considère que chaque espèce animale terrestre a son équivalent marin : «le lion, le cheval, le boeuf, le cochon, le loup, le chameau, le chat, le chien, la chèvre, le mouton, ont leurs semblables dans la mer» (20). Ceci signifie donc que chaque espèce terrestre dérive directement de son analogue marin, à la suite d'une modification de son environnement. Et il en est donc de même, selon lui, pour chacune des différentes variétés humaines.

En fait, ce philosophe se situe également dans la lignée des libertins : décliner l'Homme — avec un grand H — au pluriel ôte évidemment à cette expression tout son sens. Benoît de Maillet, comme ses prédécesseurs, veille à en finir avec la vieille anthropologie biblique accordant à l'homme un statut privilégié. Selon lui, si l'on se donne le droit de classer les différentes manifestations du vivant, l'homme trouve sa place dans le monde animal ; façonné dans le même limon, il connaît les mêmes lois. C'est ainsi qu'il peut dire : «Combien y a-t-il d'espèces de singes, de boeufs, de chèvres, dans les différentes parties du globe connues de nous (...). Vous renfermez cependant toutes ces différences sous le genre du même animal, parce qu'elles se mêlent les unes aux autres. Croyez-vous cependant que toutes ces espèces de singes et de chiens que nous voyons descendent de la même tige ? Mais si l'on donne à ces espèces une diversité d'origine, pourquoi n'en admettra-t-on pas de même dans les hommes puisqu'elle n'est pas moins vraisemblable ?» (21). Vingt particularités, soutient encore Benoît de Maillet, prouvent qu'il existe dans le genre humain différentes espèces. Mais la plus probante est sans doute cette «membrane délicate» qui, dans l'épiderme du Noir, est la cause de son teint d'ébène (22).

Cependant, loin de circonscrire le concept d'humanité aux variétés généralement admises, il y inclut, en les répertoriant également comme espèces distinctes, les hommes mythiques à queue, unijambistes, géants des terres magellaniques ... et l'orang-outang. Au sujet de ce dernier, il se demande s'il ne serait pas envisageable, à force d'éducation et de croisements avec d'autres espèces humaines, de l'amener à la parole ainsi qu'à une plus grande perfection sur le plan anatomique (23).

(20) *Ibid.*, t. II, p. 174.

(21) *Ibid.*, t. II, p. 229-230.

(22) *Ibid.*, t. II, p. 218-219.

(23) *Ibid.*, t. II, p. 203. Le caractère ambigu de l'orang-outang — nom générique attribué jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle à tous les grands singes anthropomorphes — découvert au XVII<sup>e</sup> siècle seulement par les Européens, donne lieu à des réflexions similaires chez d'autres philosophes que Benoît de Maillet. L'on peut citer notamment La Mettrie dans *L'homme-machine*, Rousseau dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, et Lord Monboddo dans ses *Ancient Metaphysics*. Eux aussi voudront faire de l'orang ou *homo sylvestris* un homme à part entière grâce à une éducation appropriée. Les frontières de l'humanité se révèlent décidément floues.

De plus, se demande encore Telliamed après La Peyrère, pour renforcer la vraisemblance de la théorie polygéniste, comment pourrait-on élucider de façon convaincante la question du peuplement américain, l'énigme de l'existence de ces «sauvages» ayant vécu, jusqu'il y a peu, parfaitement isolés et «parmi lesquels il n'y avoit aucune tradition ni connoissance que la terre fut habitée par d'autres hommes, ces Peuples dont la langue n'avoit aucun rapport à celle des nations de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique ...»<sup>(24)</sup> sans recourir à l'hypothèse de la pluralité des souches humaines ?

La problématique de l'origine des autochtones américains se retrouve encore comme fondement du polygénisme développé par l'Écossais Lord Kames (1696-1782), dans ses *Sketches of the history of Man* (1774).

D'après lui, aucun pont terrestre n'ayant été découvert entre l'ancien continent et le Nouveau Monde, aucune affinité linguistique n'ayant été repérée entre les peuples du nord de l'Asie et ceux de l'Amérique, le constat est clair : les indigènes américains ne peuvent être issus, à l'origine, du continent asiatique, et l'on doit écarter la thèse des migrations<sup>(25)</sup>. De plus, d'autres faits rendent cette théorie irrecevable : le degré d'avancement des civilisations péruviennes et mexicaines, ainsi que leur forte densité de population, semblent prouver que ces régions furent les plus anciennes zones occupées du continent américain<sup>(26)</sup>. À cela s'ajoute encore des caractères physiques exclusivement propres aux Indiens : leur très faible pilosité, ainsi que leur teint cuivré, sont des traits persistants sous toutes les latitudes du Nouveau Monde.

De tout cela, Kames conclut qu'il est extrêmement probable, comme l'avait affirmé Buffon, que ce continent ait émergé des océans plus tard que l'ancien monde, et «supposing the human race to have been planted in America by the hand of God later than the days of Moses, Adam and Eve might have been the first parents of mankind i.e. of all who at that time existed, without being the first parents of Americans (...). Here a local creation, if it may be termed so, appears unavoidable»<sup>(27)</sup>.

(24) *Ibid.*, t. II, p. 203.

(25) H. HOME, LORD KAMES, *Sketches of the history of man*. Dublin, J. Williams, 1779, t. II, p. 81. L'on sait que depuis la découverte du continent américain et de ses indigènes, de nombreuses théories de migration entre l'ancien et le Nouveau Monde avaient été émises notamment par José de Acosta, De Laet, Horn, Grotius, Lafitau ... et plus récemment Buffon. Mais celles-ci étaient loins de satisfaire les esprits sceptiques. À partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, les explorations de l'océan Pacifique nord — et surtout celles du Danois Vitus Behring aux confins septentrionaux de l'empire russe pour le compte du tsar Pierre II — apportèrent la preuve que moins de 100 km séparaient l'Alaska du continent asiatique, coupés par les Iles Diomèdes. (Ph. JACQUIN, *Histoire des Indiens d'Amérique du Nord*. Paris, Payot, 1976, p. 14.). Cependant, il faudra encore attendre les progrès de la géologie pour que cette découverte soit considérée comme probante.

(26) *Ibid.*, t. II, p. 86.

(27) *Ibid.*, t. II, p. 84-85.

variétés humaines, la transmissibilité ou non-transmissibilité des caractères acquis ... — les réponses qui y sont apportées sont, elles, dans leur formulation comme dans leurs objectifs, bien peu scientifiques et profondément teintées de scrupules d'ordre théologique.

Une appréhension assez similaire des origines humaines, de même qu'un écho lointain de préadamisme ou de coadamisme, émanent d'un texte — en fait anonyme et paru sous le pseudonyme de La Douceur<sup>(31)</sup> — intitulé : *Au sujet de l'Amérique et des Américains ...*<sup>(32)</sup>.

Cette monographie s'insère dans le contexte de la «querelle du Nouveau Monde» qui a opposé bon nombre de philosophes à l'époque des Lumières. L'auteur s'inscrit ici en faux contre la théorie du Hollandais Cornélius de Pauw, selon laquelle les indigènes américains sont des êtres profondément dégénérés, dégénérescence que l'on percevrait d'ailleurs dans les germes mêmes de la terre viciée qu'ils occupent. Au contraire, soutient La Douceur, la condition des Américains est celle de la «nature dans son enfance et non dans sa décrépitude». Leur examen en donne la preuve : ce sont des êtres bien conformés, sains, enjoués, prévoyants, intelligents ... Tout comme les Nègres et les Calmouques, dit encore ce philosophe, ils n'ont rien en commun avec la descendance d'Adam et Eve, n'ont donc en rien souffert de la faute originelle, et n'ont enfin eu aucunement besoin du sacrifice christique, n'ayant jamais été damnés<sup>(33)</sup>.

Ici encore, comme chez Kames, les considérations d'ordre théologique — même si elles s'avèrent peu orthodoxes — semblent occuper une place prépondérante.

Ainsi, le polygénisme a mûri dans des textes qui critiquaient ou du moins qui interprétaient librement le récit biblique et où, souvent, la philosophie matérialiste affleurerait. La grande question de la place de l'homme dans la création et celle de la signification de l'existence humaine, après la faillite

(31) L'œuvre a été diversement attribuée au voyageur Pierre Poivre (1719-1786), à l'ingénieur Bonneville (v. 1710-v. 1780), au bénédictin Antoine-Joseph Pernety (1716-1801 ; auteur déjà connu par sa réfutation des *Recherches philosophiques sur les Américains* de Cornélius de Pauw (1768), intitulée *Dissertation sur l'Amérique et les Américains*, Berlin, 1770), ou encore à des auteurs quasi inconnus tels que Rameville ou Pernettes, sans qu'il ait été possible de trancher définitivement en faveur de l'un d'entre eux. (J. M. QUERARD, *Les supercheries littéraires dévoilées* (2<sup>e</sup> éd.). Paris, P. Daffis, 1870, t. II, col. 490 et A. BARBIER, *Dictionnaire des ouvrages anonymes* (3<sup>e</sup> éd.). Paris, P. Daffis, 1872, t. I, col. 129.).

(32) Le titre complet est : *Au sujet de l'Amérique et des Américains, ou curieuses observations du philosophe La Douceur qui a voyagé dans cet hémisphère durant la dernière guerre suivant le noble métier de tuer les hommes sans les manger*. Berlin, Pitra, 1771.

(33) A. GERBI, *The dispute of the New World ; the history of a polemic 1750-1900. Revised and enlarged edition translated by Jeremy Moyle*. Pittsburgh, University press, 1973, p. 104-108.

Polygénisme donc, ou du moins co-adamisme, puisque les Américains sont issus d'un autre Adam. Cependant, d'après Kames, cela ne contredit en rien le récit de la *Genèse* attribué à Moïse, car celui-ci n'a pas pu connaître l'existence de cette création indépendante, étant donné qu'elle a eu lieu après sa mort.

Mais une autre question se pose encore : la diversité anatomique et culturelle des différents groupes humains de l'ancien continent est frappante. L'explication la plus aisée serait sans doute d'admettre, ici encore, des origines diverses. Cependant, Kames ne peut s'y résoudre. D'autre part, il refuse également d'attribuer au seul facteur climatique la diversité raciale. La couleur de la peau, par exemple, est bien loin d'être toujours en rapport avec la puissance du soleil. De plus, les différentes races conservent leurs caractères spécifiques de génération en génération, même sous d'autres latitudes (28). Et s'il affirme que l'homme n'est en rien le produit de son milieu, il semble clair à ses yeux que chaque race humaine a été conçue pour répondre aux exigences d'un climat déterminé. S'opposant encore à la théorie de la transmissibilité des caractères acquis, il déclare que les variétés actuelles ont toujours dû exister telles qu'elles sont aujourd'hui (29).

Comment, dès lors, concilier cette diversité raciale naturelle et, semble-t-il, originelle, avec la doctrine biblique de l'unité du genre humain ? Selon Kames, seul le récit de la tour de Babel peut donner la clé de l'énigme : «By confounding the language of men and scattering them abroad upon the face of all the earth, they were rendered savages. And to harden them for their new habitations, it was necessary that they should be divided into different kinds, fitted for different climates. Without an immediate change of bodily constitution, the builders of Babel could not possibly have subsisted in the burning region of Guinea, or in the frozen region of Lapland». Ayant ainsi évité les écueils auxquels se heurtent les tenants du strict déterminisme climatique, Kames voit donc dans l'épisode de Babel, «the only known fact that can reconcile sacred and profane history» (30).

Ainsi, si l'on voit poindre dans cette œuvre certaines grandes questions de l'anthropologie des Lumières — l'origine du peuplement américain, l'influence déterminante ou nulle du climat dans la constitution des différentes

(28) *Ibid.*, t. I, p. 16. Kames contredit ici des savants tels que Buffon et son épigone Cornélius de Pauw par exemple. En effet, selon ceux-ci, la couleur originelle de l'homme aurait été le blanc, couleur qui se serait altérée sous les différentes latitudes. Par ailleurs, ceux-ci soutenaient encore qu'au bout de quelques générations seulement, les Noirs transplantés dans un climat tempéré retrouveraient un teint clair, et que les exemples sont nombreux d'Européens — notamment des Portugais — installés dans des comptoirs africains depuis le xvi<sup>e</sup> siècle, devenus de véritables Nègres.

(29) *Ibid.*, t. I, p. 41-42.

(30) *Ibid.*, t. I, p. 44.

des idéologies chrétienne et cartésienne, y étaient posées avec une vive acuité. Mais bientôt, le polygénisme va s'instituer en théorie scientifique de la jeune anthropologie. En effet, jusqu'ici, l'on s'était essentiellement contenté d'émettre des hypothèses polygénistes qui ressortissaient davantage d'une certaine logique — et parfois même d'une évidente rêverie — que d'une étude minutieuse de l'altérité. Cependant, le contact incessant avec la masse des données ethnographiques en provenance des «nouveaux mondes», et les occasions de plus en plus fréquentes d'analyser sur le vif la diversité humaine — soit par observation directe, soit par dissection d'individus ramenés en Europe des quatre coins de la planète : Nègres, Calmouques, Hottentots, Albinos, Indiens etc. — vont conduire à une intensification de la réflexion scientifique sur l'homme.

Ainsi, tandis que certains savants s'ingénieront, par delà les différences, à trouver un dénominateur commun, d'autres sembleront résolus à faire éclater ce principe d'unité. Parmi les premiers, il faut mentionner Buffon, fondateur d'une définition achevée du concept d'espèce, encore opérante à l'heure actuelle. Avant lui, les classements sont essentiellement réalisés sur base du critère de ressemblance. Mais le problème est de déterminer les ressemblances ou les différences significatives : faut-il retenir l'allure générale de l'individu, ou se borner à un seul caractère spécifique ? Question délicate. Aussi Locke ne manque-t-il pas de remarquer, certes de son point de vue de philosophe, que la notion d'espèce est purement nominale, catégorie de l'esprit n'ayant aucun fondement véritable dans la nature <sup>(34)</sup>.

On en est toujours au stade de la controverse, lorsque, dès 1749, Buffon, dans son *Histoire des animaux*, présente une définition de l'espèce basée cette fois sur un critère biologique reposant sur une réalité empirique : «on doit regarder comme la même espèce, dit-il, celle qui, au moyen de la copulation, se perpétue et conserve la similitude de cette espèce, et comme des espèces différentes celles qui, par les mêmes moyens, ne peuvent rien produire ensem-

(34) Il s'explique longuement sur l'invalidité des critères habituellement retenus pour circonscrire les espèces dans son *Essai philosophique concernant l'entendement humain* (1687) : «La différence de poils sur la peau, dit-il, doit-elle être une marque d'une différente constitution intérieure et spécifique entre un imbecille et un Magot, lorsqu'ils conviennent d'ailleurs par la forme et par le manque de raison et de langage ? Le défaut de raison et de langage ne nous doit-il pas servir d'un signe de différentes constitutions et d'espèces réelles entre un imbecille et un homme raisonnable ? Et ainsi du reste, si nous prétendons que la distinction des espèces soit justement établie sur la forme réelle et la constitution intérieure des choses». (J. LOCKE, *op. cit.*, Amsterdam, 1758, t. III, p. 170). Et en conclusion, Locke affirme sans ambages que l'on est loin de savoir avec certitude ce qu'est un homme, et où se situe précisément la frontière de l'humanité. S'il est permis d'émettre quelques hypothèses à ce sujet, elles n'aboutissent, selon lui, à aucune définition satisfaisante de l'espèce humaine. (*Ibid.*, t. III, p. 179-180).

ble». Ce critère d'interfécondité permet immédiatement à Buffon d'affirmer l'unité de l'espèce humaine (35). Cependant, cette définition, bien que généralement admise, n'est pas reçue dans tous les milieux. Certains observateurs prétendent toujours avoir pu constater l'infécondité des mulâtres (36). À la suite de Buffon, d'autres savants et philosophes — tels P. Camper, J.-Fr. Blumenbach, ou E. Kant par exemple — devront encore tenter de démontrer cette unité menacée par des contradicteurs polygénistes de plus en plus virulents.

Par ailleurs, il semble qu'une autre question d'ordre biologique ait pu servir, à une époque, de toile de fond aux débats entre monogénistes et polygénistes : il s'agit de la théorie de la préexistence et de la préformation des germes (37). Comment pouvait-on en effet concevoir, en admettant ce principe, que d'une seule mère primitive ou d'un unique père originel — selon qu'on était partisan de «l'ovisme» ou du «vermisme» — ait pu émaner une telle diversité humaine ? Question qui, finalement, ne sembla guère de nature à troubler réellement les monogénistes résolus.

Ainsi Maupertuis, dans sa *Vénus-Physique* (1745), répond-il avec quelque ironie, sans doute, à ceux qui, se basant sur la préexistence des germes, douteraient de l'unité de l'espèce humaine : «Si les hommes ont été d'abord tous formés d'œuf en œuf, il y auroit eu dans la première mere, des œufs de différentes couleurs qui contenoient des suites innombrables d'œufs de la même espece, mais qui ne devoient éclorre que dans leur ordre de developpement après un certain nombre de générations, & dans les tems que la providence avoit marqués pour l'origine des peuples qui y étoient contenus (...). Si l'on admettoit le systeme des vers ; si tous les hommes avoient d'abord été contenus dans ces animaux qui nageoient dans la semence du premier homme, on diroit des vers, ce que nous venons de dire des œufs : le Ver pere des Nègres contenoit de ver en ver tous les habitans de l'Ethiopie ; le ver Darien, le ver Hottentôt, & le ver Patagon avec tous leurs descendans étoient déjà tous formés, & devoient peupler un jour les parties de la terre où l'on trouve ces peuples» (38).

(35) J. ROGER, *Buffon, un philosophe au jardin du roi*. Paris, Fayard, 1989, p. 410-411.

(36) Ce sera notamment le cas du médecin anglais Edward Long, comme nous le verrons plus loin.

(37) Cette théorie trouve son origine dans la seconde moitié du xviii<sup>e</sup> siècle. Selon celle-ci, chaque être à venir existe déjà en germe infiniment petit mais déjà entièrement formé, et ces germes s'emboîtent les uns dans les autres. Sur cette question, nous renvoyons à J. ROGER, *Les sciences de la vie dans la pensée française du xviii<sup>e</sup> siècle. La génération des animaux de Descartes à l'Encyclopédie*. Paris, 2<sup>e</sup> éd., A. Colin, 1971, p. 325 et suiv.

(38) MAUPERTUIS, *Vénus-Physique, suivi de la lettre sur le progrès des sciences*. Paris, Aubier, 1980, p. 132-133.

Cette théorie de la préexistence des germes sera d'ailleurs très controversée elle-même, et réfutée notamment par Buffon (39).

Mais par delà ces problèmes bien réels relevant directement du domaine de la science biologique, il semble clair que la grande question fondamentale qui est posée avec urgence est la place de l'Autre dans les schémas de la pensée européenne. Le polygénisme qui introduit une cassure déterminante au sein du genre humain, devient une réponse, certes tragique, à cette interrogation angoissante.

Evidemment cette transformation du polygénisme ne s'opère pas brutalement. Ainsi Voltaire se situe-t-il à mi-chemin entre un polygénisme élaboré à partir d'intuitions philosophiques marquées de forts accents polémiques, et un polygénisme déjà empreint d'un souci taxinomique propre à l'anthropologie des Lumières.

Dès le *Traité de métaphysique* (1734), le philosophe français expose ses opinions polygénistes : il en est des hommes comme des arbres, et s'il est clair pour tous que «les poiriers, les sapins, les chênes, et les abricotiers ne viennent point d'un même arbre», il est tout aussi évident que «les blancs barbus, les nègres portant laine, les jaunes portant crin et les hommes sans barbe ne viennent pas du même homme» (40). Et aussitôt, Voltaire se fait le défenseur de la supériorité des Blancs : «hommes qui me paraissent supérieurs aux nègres, comme les nègres le sont aux singes, et comme les singes le sont aux huîtres» (41).

Quelques vingt ans plus tard, Voltaire développe davantage ses idées dans *l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1756). À maintes reprises, il réaffirme que des dissemblances aussi nettes, tant sur le plan physique qu'intellectuel et moral, entre les groupes humains, ne peuvent provenir que d'une diversité d'origine. Partisan convaincu de la fixité des espèces, Voltaire se refuse de considérer le climat comme la cause fondamentale de la diversité humaine. Si les différentes variétés sont immuables, elles ne peuvent procéder les unes des autres, ni à fortiori provenir originellement d'un unique couple. Ainsi voit-on le Nègre donner systématiquement naissance à un être semblable à lui-même, quel que soit l'endroit où on le transplante (42).

Il y a, selon Voltaire, sept espèces humaines distinctes : les Blancs, les Nègres, les Albinos, les Hottentots, les indigènes de la zone polaire, les Chinois, et

(39) J. ROGER, *Buffon*, p. 203-207.

(40) VOLTAIRE, *Traité de métaphysique*, dans *Œuvres complètes* (édition MOLAND). Paris, Garnier, 1877-1885, t. XXII, p. 193.

(41) *Ibid.*, t. XXII, p. 210.

(42) VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations et sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII*, Paris, Garnier Frères, 1963, t. I, p. 6.

les autochtones américains. Toutes sont caractérisées par une conformation physique et un degré de génie propres et immuables.

Face à la question litigieuse du peuplement de l'Amérique, Voltaire a une réponse très simple cadrant parfaitement avec ses conceptions : chaque terrain élabore des productions particulières, que ce soient des minéraux, des plantes, des animaux ... ou encore des hommes. Inutile donc de recourir à l'hypothèse des migrations en provenance du vieux continent pour rendre compte du peuplement humain du Nouveau Monde, ou de toute autre terre aussi isolée (43).

Un autre trait le démarque par ailleurs du polygénisme antérieur : si l'on ne craignait point l'anachronisme, l'on dirait que, chez le philosophe français, polygénisme rime avec racisme. Voltaire est, en effet, parmi les premiers à utiliser cette théorie pour établir une hiérarchisation très stricte du genre humain, dans laquelle le monde blanc occupe évidemment le sommet. Les Albinos — qui forment selon lui une espèce d'hommes à part entière (44) — se situent au niveau le plus bas : «Ils sont au-dessous des nègres pour la force du corps et de l'entendement, et la Nature les a peut-être placés après les nègres et les Hottentots, au dessus des singes, comme un des degrés qui descendent de l'homme à l'animal» (45). La proximité entre «les espèces humaines inférieures et l'espèce simiesque est telle, selon lui, qu'il n'exclut pas la possibilité de croisements entre eux, donnant toutefois pour résultat des hybrides infertiles (46). Cette idée, émise par celui dont l'histoire a voulu faire le coryphée de la tolérance, sera reprise par d'autres polygénistes après lui et bien plus durement encore.

L'homme noir retient assez longtemps l'attention de Voltaire. Physiquement, l'une des espèces les plus éloignées de la «perfection blanche», elle l'est tout autant du point de vue intellectuel et moral : «On peut dire que si leur intelligence n'est pas d'une autre espèce que notre entendement, elle est fort inférieure. Ils ne sont pas capables d'une grande attention ; ils combinent peu, et ne paraissent faits ni pour les avantages, ni pour les abus de notre philosophie (...). Ils se croient nés en Guinée pour être vendus aux blancs et pour les servir» (47).

La théorie polygéniste fournit à Voltaire l'occasion de proposer des justifications naturelles à l'esclavage, comme l'avait fait Aristote de nombreux siècles auparavant. Etant par nature inférieurs aux Blancs, les Noirs deviennent logiquement et sans révolte leurs esclaves. Ils participent d'ailleurs lucrativement

(43) *Ibid.*, t. II, p. 335-340.

(44) Voltaire réfute l'opinion de certains savants considérant les Albinos comme des Noirs atteints d'une affection dermique. *Ibid.*, t. I, p. 6-7.

(45) *Ibid.*, t. II, p. 319.

(46) *Ibid.*, t. I, p. 8.

(47) *Ibid.*, t. II, p. 305-306.

à ce commerce puisqu'ils se vendent eux-mêmes et, conclut le philosophe : «celui qui se donne un maître étoit né pour en avoir» (48). Ainsi, chez Voltaire, les implications pratiques sont indissociables des considérations intellectuelles. Remarquons d'ailleurs que ces dernières sont loin de reposer entièrement sur une analyse dénuée de préjugés : le fait que l'option polygéniste contredise fermement l'affirmation biblique concernant l'unité du genre humain défendue par les théologiens, n'est certainement pas étranger à la position du célèbre philosophe.

Durant le XVIII<sup>e</sup> siècle, d'autres polygénistes se montreront plus scientifiques dans leur approche initiale, et plus réservés dans leurs conclusions. Tel sera le cas de deux médecins : l'Anglais John Atkins (1685-1757) et l'Allemand Johann-Friedrich Meckel (1717-1774).

Le premier, au retour d'un voyage qu'il effectue en Afrique en qualité de chirurgien de l'expédition, se propose de relever les caractéristiques propres à la race noire, et conclut finalement par ces mots : *From the whole, I imagine that Whites and Blacks must have descended of different protoplasts ; and that there is no other way of accounting for it* (49).

Quant à Meckel, c'est la dissection répétée d'un Nègre, qu'il a lui-même effectuée, qui le conduit à émettre l'hypothèse d'une diversité d'origine entre Blancs et Noirs. Deux rapports du médecin allemand publiés respectivement en 1755 et 1759, dans *les Mémoires de l'académie royale des Sciences et Belles-*

(48) *Ibid.*, t. II, p. 805. Cependant, il est aussi arrivé au philosophe français, lui qui avait pris des parts dans une société négrière nantaise (L. CRETE, *La traite des Nègres sous l'Ancien Régime. Le Nègre, le sucre et la toile*. Paris, Perrin, 1989, p. 258), de dénoncer les abus de l'esclavage ! Nous sommes bien ici au cœur des paradoxes de la pensée voltairienne.

(49) J. ATKINS, *The navy surgeon or a practical system of surgery*. Londres, 1734, p. 24. Cité par R. H. POPKIN, *op. cit.*, p. 123. De Pauw, dans ses *Recherches philosophiques sur les Américains*, rapporte un extrait d'un autre ouvrage d'Atkins dans lequel l'auteur émet déjà cette opinion (*A voyage to Guinea, Brasil and West Indies*, 1723) et affirme que le critère retenu par Atkins pour opter en faveur de la pluralité des souches humaines — à savoir essentiellement la couleur de la peau — est sans valeur taxinomique, et ne permet aucunement de trancher en faveur du polygénisme. De plus, dit-il encore, «à force d'accumuler les divisions, à force de trop prouver, on ne prouveroit rien, ou l'on prouveroit une absurdité. Que le genre humain ait eu une tige ou qu'il en ait eu plusieurs, question inutile que les physiciens ne devoient jamais agiter en Europe ; il est certain que le climat seul produit toutes les variétés que l'on observe parmi les hommes». C. DE PAUW, *op. cit.*, Londres, 1770, t. I, p. 228-229. Mais d'autre part, considérant la question litigieuse de l'origine du peuplement américain, De Pauw refuse la théorie des migrations, sans toutefois avancer la moindre hypothèse capable de combler le vide ainsi créé. Il semble donc qu'en réalité, De Pauw considère que le polygénisme est une question inutile dans la mesure où les données disponibles à son époque ne permettent pas de le soutenir ou de le réfuter scientifiquement.

*Lettres de Berlin*, font état de ses recherches<sup>(50)</sup>. En 1753, Meckel prétend avoir constaté, sur le cadavre d'un Noir qu'il a disséqué, la noirceur de la substance médullaire du cerveau. Noirceur interne qui, si elle se révèle identique chez tous les Nègres, constitue donc un caractère spécifique de cette variété. Réitérant l'opération quatre ans plus tard, Meckel procède à la même observation. Mais il fait, de plus, un autre constat : «Il y avoit encore, dit-il, une grande différence à remarquer, par rapport à la couleur, entre le sang du Nègre et celui du Blanc. Car le premier étoit si noir, qu'au lieu de rougir le linge comme le sang le fait ordinairement, il le noircissoit». Et Meckel de conclure, toutefois avec prudence : «Il semble donc que les Nègres fassent presque une autre espèce d'hommes par rapport à la structure intérieure»<sup>(51)</sup>.

Ces rapports de Meckel font réagir vivement l'anatomiste hollandais Petrus Camper (1722-1789). Dès 1758, celui-ci dissèque publiquement à Amsterdam un Nègre d'Angola, et montre que Meckel s'est lourdement trompé : non seulement le sang du Noir a exactement la même couleur que celui de l'homme blanc, mais de plus, la partie médullaire de son cerveau est aussi claire, sinon plus claire encore. Le médecin hollandais renouvellera sa démonstration publique en 1766 à Groningen, ainsi qu'en 1768<sup>(52)</sup>, mais en vain : les affirmations de Meckel seront reçues dans certains milieux, notamment à Strasbourg et à Göttingen<sup>(53)</sup>.

Énoncé et défendu ouvertement par des hommes de science, le polygénisme recevait une caution inestimable sur laquelle pouvait désormais prétendre se fonder d'autres considérations. En effet, l'on ne devait guère attendre pour associer clairement la prétendue diversité originelle au sein du genre humain et l'infériorité naturelle et irrémédiable attribuée à certains groupes. Voltaire avait très tôt franchi ce pas, d'autres le feront avec plus de violence et de lourdeur encore.

En 1774, Edward Long (1734-1813), médecin anglais établi en Jamaïque et partisan convaincu de l'esclavage des Noirs, fait état, dans son *History of Jamaica*, de ses prétendues observations selon lesquelles les mulâtres, tout comme les mulets, restent généralement infertiles lorsqu'ils tentent de se reproduire entre eux. Or, selon la règle élaborée par Buffon, deux individus

(50) Les titres de ces rapports sont : *Sur la diversité de couleur de la substance médullaire du cerveau des Nègres*, in *Mémoires...* IX, 1753, p. 97-102, et *Nouvelles observations sur l'épiderme et le cerveau des Nègres* in *Mémoires...*, XIII, 1757, p. 61-71.

(51) J.-Fr. MECKEL, *Nouvelles observations...*, in *Mémoires...*, XIII, p. 71.

(52) P. CAMPER, *De l'origine et de la couleur des Nègres*, in *Œuvres qui ont pour objet l'histoire naturelle, la physiologie et l'anatomie comparée*. Paris, H. J. Jansen, 1803, t. II, p. 458.

(53) P.-P. GOSSIAUX, *Anthropologie des Lumières (Culture naturelle et racisme rituel)*, dans *L'homme des Lumières et la découverte de l'Autre*, éd. D. DROIXHE et P.-P. GOSSIAUX. Bruxelles, Editions de l'U.I.B., 1985, p. 54.

produisant ensemble une descendance stérile appartiennent à des espèces différentes. De là, Long déclare que les Nègres constituent une espèce particulière et isolée au sein du genre humain. L'option polygéniste semble à ses yeux la plus convaincante, d'autant qu'elle permet d'expliquer l'origine de la diversité physique et intellectuelle observable parmi les hommes (54).

Analysant les particularités anatomiques (55) et les dispositions morales et intellectuelles propres à «l'espèce nègre», il montre qu'à tout point de vue, l'homme blanc est supérieur. Quant aux Nègres, «they are inferior to the rest of the species and utterly incapable of all the higher attainments of the human mind» (56).

Par ailleurs, comme d'autres l'avaient fait avant lui, Edward Long prétend que si l'orang-outang — qui présente, dit-il, quelques ressemblances avec le singe, mais une similitude étonnante avec l'homme — recevait une éducation appropriée, il accéderait à la maîtrise d'un langage articulé, et à des attitudes parfaitement humaines. De plus, l'orang montre la plus nette attirance envers les Nègresses «such as inclines one animal towards another of the same species» (57). Et Long soutient encore qu'un orang ne serait en rien un déshonneur pour une Noire, en particulier pour une Hottentote qui est plus comparable à une bête qu'à un être humain (58).

(54) E. LONG, *History of Jamaica or a general survey of the ancient and modern state of that island, with reflections on its situation, settlements, inhabitants, climate, products, commerce, laws and government*. New edition with a new introduction by G. METCALF. Londres, Cass and Co L.T.D., 1970, t. II, p. 335-336.

(55) Edward Long est, semble-t-il, le créateur de la catégorie du «pou nègre». Il prétend en effet que l'espèce nègre est infestée d'un pou différent par sa taille et par sa couleur du pou commun, ce qui, à ses yeux, est un argument de plus en faveur de la thèse polygéniste, puisque chaque espèce animale est censée être dotée d'un pou spécifique. *Ibid.*, t. II, p. 352.

(56) Et selon Long, cette infériorité ne peut provenir de l'influence néfaste d'un climat brûlant puisque de nombreux Noirs sont nés et ont été éduqués dans d'autres régions, «and detract not from that general idea of narrow, humble intellect which we affix to the inhabitants of Guiney» (*Ibid.*, t. II, p. 375-376).

(57) *Ibid.*, t. II, p. 364.

(58) Voici le portrait qu'il trace des Hottentots : «They are, say the most credible writers, a people certainly very stupid and very brutal. In many respects, they are more like beasts than men ; their complexion is dark, they are short and thick-set ; their noses flat, like those of Dutch dog ; their lips very thick and big ; their teeth exceedingly white but very long and ill-set, some of them sticking out of their mouth like boars tusks ; (...) they are very disagreeable in their persons, and, in short, taking all things together, one of the meanest nations on the face of the earth. Has the Hottentot, from this portrait, a more manly figure than the oran-outang ? I suspect that he owes, like the oran-outang, the celerity of his speed to the particular conformation of his foot ; (...). That the oran-outang and some races of black men are very nearly allied, is, I think, more than probable» (*Ibid.*, t. II, p. 364-365).

Bref, selon Long, l'orang constitue, au même titre que le Nègre, une espèce particulière au sein du genre humain : «he's a human being quoad his form and organs, but of an inferior species quoad his intellect». Mais il est clair qu'il offre «a much nearer resemblance to the Negroe race than the latter bears to white man» (59).

À maintes reprises, Long insiste lourdement sur cette prétendue proximité entre l'homme noir et l'orang, au point d'envisager une très forte consanguinité entre eux. Hypothèse d'autant plus probable, dit-il, que selon leurs propres affirmations, les Nègres entretiennent une très grande intimité avec les orangs, chez qui ils perçoivent les mêmes dispositions lascives.

Si donc l'on peut considérer, selon Long, que l'orang figure «the lag of human kind», l'espèce nègre, à peine supérieure, «will then appears rising progressively in the scale of intellect» (60). Et cette échelle des facultés intellectuelles, au terme de son ascension, trouve «its utmost limit of perfection in the pure white» (61).

Cette doctrine permet enfin à cet esclavagiste décidé de réaffirmer sa position, ainsi que son «évident bon sens». Chaque membre de la création étant judicieusement adapté à des usages particuliers et doté d'un statut déterminé, est confiné dans un état qu'il n'est pas destiné à dépasser. L'homme noir, par nature inférieur, est selon la volonté du divin créateur qui le fit tel, irrémédiablement voué à le rester. L'esclavage est, dès lors, l'état qui convient le mieux à ce sous-homme (62).

La prétendue «bestialité du Nègre» suggère, à la suite d'Edward Long, un raisonnement encore plus extrême à un élève du célèbre naturaliste Linné, l'entomologiste danois Johann-Christian Fabricius (1745-1808). Ayant constaté que l'on rencontre dans la zone torride africaine des Nègres et des singes anthropomorphes, alors que dans le continent américain, sous les mêmes latitudes, ni l'un ni l'autre n'ont été repérés, Fabricius conclut qu'il est extrêmement probable que ces Nègres soient issus, à l'origine, d'un croisement fructueux entre hommes blancs et singes. D'autre part, la faiblesse intellectuelle du Nègre, si elle ne peut contribuer à l'exclure définitivement du genre humain, constitue toutefois un indice de la particularité de son statut : nullement perspicace ni ingénieux, sans réflexion ni intelligence, le Nègre n'a, dit-il, jamais fait progresser les connaissances humaines en quelque domaine que ce soit (63).

Ainsi, grâce à cette hypothèse, ce savant luthérien peut se tranquilliser : Adam était bien blanc. En effet, il n'aurait pu être noir puisque cette couleur

(59) *Ibid.*, t. II, p. 371.

(60) *Ibid.*, t. II, p. 371.

(61) *Ibid.*, t. II, p. 375.

(62) *Ibid.*, t. II, p. 375.

(63) J. Chr. FABRICIUS, *Betrachtungen über die allgemeinen Einrichtungen der Natur*. Hambourg, C. E. Bohn, 1781, p. 328-330.

n'a trouvé son origine chez l'homme qu'à la suite d'un croisement ultérieur. Toutes autres teintes — brun, sombre, rougeâtre ... — sont également à exclure, puisqu'elles apparaissent consécutivement à l'influence prolongée d'un climat déterminé (64).

Par ailleurs, dans un autre ouvrage d'entomologie, Fabricius mentionne à son tour l'existence d'un *pediculus nigritarum*, différent du *pediculus humanus* (65), ce qui veut tout dire ... D'autres polygénistes, tels Virey et Bory de Saint-Vincent, feront référence à cette source, et inclueront le «pou nègre» dans les caractères distinctifs de l'espèce noire.

Ni parfaitement homme, ni entièrement animal, le Noir a par définition, pour Long et Fabricius, un statut particulier au sein du genre humain. Dans ces systèmes — dont ne sont pas absentes des considérations d'ordre économique — seul le Noir est plongé dans une indignité irrévocable. D'autres penseurs y inclueront la quasi-totalité du genre humain, à l'exception de l'Européen. Tel est le cas de Christoph Meiners (1747-1810), grand maître spécialiste de la science de l'homme à l'université de Göttingen. Aujourd'hui quasiment tombé dans l'oubli, le nom de Meiners avait été remis à l'honneur en Allemagne, dans les années 1930, pour avoir su anticiper sur le concept de «race aryenne» (66).

Cet auteur extrêmement fécond, d'une érudition exceptionnelle, passera une grande partie de sa vie à vouloir fonder et délimiter un nouveau champ épistémologique, celui de la science ethnologique, à des fins d'enseignement universitaire. En 1785, paraît son *Grundriss der Geschichte der Menschheit*, synthèse assez complète des connaissances acquises sur le monde non-européen, et avec laquelle il compte jeter les bases de la *Volkerkunde* (67).

Si son esprit d'analyse et de synthèse, ainsi que sa perspective comparatiste, lui font honneur, son raisonnement aboutit cependant à une conception de l'humanité empreinte d'un manichéisme aigu et d'un racisme forcené à l'égard d'une large portion du genre humain. En effet, Meiners croit avoir découvert l'existence de deux grandes lignées humaines : la variété claire et belle et la variété foncée et laide, contrastant entre elles comme le jour et la nuit. La première, répartie en Europe, provient de la souche celtique. Quant à la

(64) *Ibid.*, p. 321-322. Il faut toutefois préciser que Fabricius ne traite ces questions que très superficiellement.

(65) J. Chr. FABRICIUS, *Systema antliatorum secundum ordines, genera, species, adjectis synonymis, locis observationibus*. Brunswick, Ch. Reighard, 1805, p. 340.

(66) L. POLIAKOV, *Le mythe aryen : essai sur les sources du racisme et des nationalismes*. Paris, Calmann-Lévy, 1971, p. 177.

(67) Br. RUPP-EISENREICH, *Christoph Meiners et Joseph-Marie de Gerando : un chapitre du comparatisme anthropologique*, dans *L'homme des Lumières et la découverte de l'Autre*, éd. D. DROIXHE et P. P. GOSSIAUX, Bruxelles, Ed. de l'U.L.B., 1985, p. 22-23.

seconde, composée du reste du genre humain, elle est issue de la souche mongole qui a essaimé à travers le monde.

Cette théorie — qui ne s'inscrit cependant pas dans une volonté délibérée de prendre position définitivement dans le débat entre monogénistes et polygénistes — a finalement pour conséquence d'introduire une véritable faille au sein du genre humain, et de mettre en avant une doctrine de la «race supérieure», la race blanche. Dotée d'une force physique et intellectuelle inégalable <sup>(68)</sup>, belle et bien conformée <sup>(69)</sup>, elle possède, dit-il, le vrai courage, l'amour de la liberté et les autres qualités des grandes âmes. La plupart des vertus qui parent et ennoblissent l'homme apparaissent toujours à un degré élevé chez elle. À l'inverse, les peuples foncés et laids unissent à une irritabilité, due à leur faiblesse physique et intellectuelle, une insensibilité révoltante à l'égard des joies et des souffrances d'autrui, une dureté implacable et un manque presque total des moindres vertus. Ces nations, dit-il encore, conviennent d'ailleurs elles-mêmes de la supériorité des peuples nobles, et cet aveu est le mieux exprimé par l'usage qu'elles ont d'offrir leurs femmes et leurs filles à ces hommes supérieurs <sup>(70)</sup>. Et cette hypothèse de l'humanité partagée en «splendeur celte» et «misère mongole», prétendument induite des données collectées, amène Meiners à y voir la preuve de l'inégalité qui autorise et légitime la traite des esclaves <sup>(71)</sup>.

Si les grands principes élaborés par Meiners en vue de constituer la *Volkerkunde* n'ont pas véritablement trouvé de disciples dans son propre pays, en France, le médecin Jules-Joseph Virey (1775-1847) devait au moins partiellement donner écho à certaines des ses opinions, dans son *Histoire naturelle du genre humain* (1801).

Virey entend montrer que l'humanité, dans sa totalité, doit se diviser en deux espèces distinctes, elles-mêmes partagées en diverses races et en familles. Pour ce faire, sa théorie prend appui sur des «données métriques irrécusables» : la mesure de l'angle facial <sup>(72)</sup>.

(68) Chr. MEINERS, *Grundriss der Geschichte der Menschheit*. 2<sup>e</sup> éd. Lemgo, 1793, p. 83-84.

(69) *Ibid.*, p. 89 et 103.

(70) *Ibid.*, p. 123-124.

(71) Br. RUPP-EISENREICH, *op. cit.*, p. 24-25.

(72) Le premier qui élaborait cette approche métrique en craniologie fut l'anatomiste hollandais Petrus Camper dont il a été question précédemment. Cependant, ainsi qu'il s'en explique dans l'ouvrage qu'il a consacré à ce sujet (*Dissertation sur les variétés naturelles qui caractérisent la physionomie des hommes des divers climats et des différents âges, suivie de réflexions sur la beauté, particulièrement sur celle de la tête, avec une manière nouvelle de dessiner toutes sortes de têtes avec la plus grande exactitude, traduit du hollandais par H. J. Jansen*. Paris, H. J. Jansen, et La Haye, Van Cleef, 1791), ses recherches sont destinées à servir l'esthétique contemporaine souvent incapable de rendre correctement la physionomie de certaines races, et non d'établir

La première espèce, qu'il caractérise par un angle facial de 85 à 90°, a un teint blanc ou seulement jaune-olivâtre ou bronzé, mais jamais noir, ainsi qu'une stature très droite. Elle se distingue, dit-il encore, par «une intelligence plus étendue que toute autre espèce, un état de civilisation plus ou moins perfectionné, une habileté et une industrie supérieures à celles des autres races et ordinairement du courage et de l'amour pour la vraie gloire» (73).

La seconde espèce est, quant à elle, déterminée par un angle facial de 75 à 80° au plus. Son teint est noir ou marron, mais jamais blanc ni même bronzé. La position de son corps est un peu oblique, avec un air déhanché comme éreinté. De plus, elle se distingue, dit-il, «par un entendement borné, une civilisation constamment imparfaite, par moins de vrai courage, d'industrie, d'habileté que l'autre espèce ; elle est aussi plus portée aux plaisirs des sens qu'aux affections morales, et se rapproche davantage de la brute» (74).

Le tableau suivant reprend la classification humaine élaborée par Virey :

Première espèce Angle facial de 85° à 90°	}	1. Race blanche	celtique-caucasienne
		2. Race jaune	arabe-indienne chinoise
		3. Race cuivreuse	kalmouke-mongole lapone-ostiaque américaine ou caraïbe
4. Race brune foncée		malaie ou polynésique	race sans doute issue du croisement entre les deux espèces
Deuxième espèce Angle facial de 75° à 80°	}	5. Race noire	Cafres Nègres
		6. Race noirâtre	Hottentots Papous

une hiérarchisation des différentes variétés humaines. Peu importe, pour ceux qui voudront offrir une assise scientifique, ou plutôt mathématique, à leurs considérations, l'angle facial se révélera une arme redoutable, ainsi que nous le verrons plus loin.

(73) J.-J. VIREY, *Histoire naturelle du genre humain. Nouvelle édition augmentée et entièrement refondue avec figures*. Paris, Crochard, 1824, t. I, p. 437.

(74) *Ibid.*, t. I, p. 438. Remarquons que Camper avait donné comme résultats 80° pour l'Européen et 70° pour le Nègre, soit un écart de 10°. Selon Virey, l'Européen a un angle facial de 90°, quant au Noir, il lui attribue 75°, soit une différence de 15°, ce qui a pour effet d'éloigner plus encore le Noir de l'Européen blanc.

La race blanche représente évidemment, à ses yeux, la quintessence de l'humanité. Composée de deux familles dont l'Arabe-indienne est plus foncée que la Celtique-caucasienne, il déclare que la plus claire paraît encore bien supérieure à l'autre par ses qualités physiques et morales. Et de là, il énonce l'axiome suivant : «plus une race est blanche naturellement, plus elle est susceptible d'une haute civilisation ou capable d'instruction et d'industrie» (75). C'est ainsi que les Européens, d'origine celtique, se sont toujours démarqués du reste du genre humain par une civilisation bien supérieure, par leur industrie, leurs sciences, leurs arts, leur courage, leur législation, leur religion etc. Aussi n'ont-ils eu aucune difficulté à acquérir une haute prépondérance sur les divers peuples de la terre (76). Tout comme Meiners l'avait fait avant lui, et inspiré par lui — il le cite dans son œuvre à maintes reprises —, Virey anticipe ainsi sur le concept de race aryenne, dont on connaît la terrible fortune.

Dans sa perception, le degré d'éloignement de la «perfection blanche» définit le niveau d'indignité des races. Ainsi, les deuxième et troisième races, si elles se rattachent à l'espèce supérieure, entretiennent quelques traits de ressemblance dégradants, tant du point de vue moral que physique, avec la seconde espèce. La quatrième race malaie ou polynésique opère la transition entre les deux espèces, car elle tient à la fois du Mongol et du Nègre. Quant aux cinquième et sixième races, elles constituent l'intermédiaire entre les formes humaines supérieures et l'orang-outang. C'est le niveau le plus bas qui puisse se concevoir au sein du genre humain.

Virey s'étend longuement sur la seconde espèce, et plus particulièrement sur le cas du Nègre. Il entend prouver qu'alors que le Blanc tire sa supériorité de sa constitution physique particulière — notamment la conformation de son crâne accordant un vaste espace aux lobes frontaux antérieurs — l'infériorité du Noir est, elle aussi, inscrite dans sa structure somatique, donc naturelle, originelle et, de ce fait, irrémédiable. Reprenant les expériences réalisées précédemment par Sömmering et Saumarez (1798), Virey entreprend de mesurer et de comparer les capacités crâniennes respectives du Nègre et de l'Européen. Selon lui, l'opération, réitérée à de multiples reprises sur différents crânes des mêmes races, révèle un résultat identique : le Nègre se caractérise par une capacité crânienne toujours inférieure à celle de l'Européen. Il est clair que ceci détermine directement le volume de l'encéphale ; or, plus un organe se développe proportionnellement au corps, et plus il obtient de puissance et d'activité (77). Mais Virey, s'il tombe dans le piège métrique, ne cède pas au simplisme : s'il est vrai que la masse encéphalique est plus importante chez le Blanc que chez l'homme noir, il n'ignore pas que l'habitant des zones polaires

(75) *Ibid.*, t. I, p. 439.

(76) *Ibid.*, t. I, p. 450-451.

(77) *Ibid.*, t. II, p. 39-41.

«quoique fort stupide», est doté d'une capacité crânienne bien plus remarquable encore. C'est donc que d'autres facteurs déterminent, en corrélation avec celui-là, le degré d'intelligence des races. Virey observe alors que l'on rencontre, chez les singes et les mammifères en général, toutes les parties du cerveau et du cervelet existant chez l'homme, mais avec des développements ou dans des proportions différentes selon les espèces. Ainsi, les parties qui diminuent le plus, chez le Nègre d'abord, chez les singes ensuite, et enfin chez les quadrupèdes, sont les lobes antérieurs du cerveau qui, chez l'homme blanc, forment la vaste voûte des hémisphères cérébraux. En effet, le Nègre a le front plus déprimé et les côtés de la tête plus étroits que le Blanc <sup>(78)</sup>. Ceci est mathématiquement prouvé par la mesure des angles faciaux respectifs. Ceux-ci révélant le degré de prognathisme, dans le cas d'un angle aigu — le Nègre : 75° — le cerveau se recule proportionnellement à cet avancement des mâchoires. Or Virey, directement inspiré par les travaux de Gall <sup>(79)</sup> sur la localisation des facultés intellectuelles, énonce que les parties les plus propres au grand déploiement de l'intelligence humaine paraissent surtout se développer vers le devant de la tête et le front, tandis que le cervelet et les parties postérieures du cerveau sont plutôt destinés à l'exercice des fonctions vitales et animales <sup>(80)</sup>. Dès lors, dit Virey, «le Nègre sera moins porté à faire usage de sa pensée qu'à se livrer à ses appétits physiques, tandis qu'il en sera tout autrement dans le Blanc (...) ses sens prendront donc un plus grand ascendant sur son moral qu'ils n'en ont sur le nôtre ; le Nègre sera donc plus adonné aux plaisirs corporels, nous, à ceux de l'esprit» <sup>(81)</sup>. Rien d'étonnant, dans cette perspective, que cet être «encroûté dans l'animalité», n'ait jamais pu accéder à de hautes réflexions métaphysiques ou politiques, qu'il n'ait rien su élaborer que le pouvoir absolu du père de famille, qu'il n'ait bâti ni ville, ni édifices dignes de ce nom, qu'il ne connaisse ni art, ni science, ou qu'il n'ait jamais fertilisé son sol natal. Son infériorité constante au sein du genre humain est encore démontrée par le fait que partout où elle s'est implantée naturellement ou artificiellement, la race nègre a été subjuguée par les nations voisines. «Il semblerait en effet contre nature, dit Virey, que le moins intelligent dominât» <sup>(82)</sup>. De tout cela, il faut conclure, dit-il encore, que «la médiocrité perpétuelle de l'esprit, chez les Nègres, résulte de leur conformation seule» <sup>(83)</sup>.

(78) *Ibid.*, t. I, p. 58.

(79) Médecin allemand (1758-1828), fondateur de la phrénologie, pseudo-science ayant pour objet l'étude du caractère et des fonctions intellectuelles de l'homme, d'après la conformation du crâne. Sur les travaux de Gall, nous renvoyons à G. LANTERI-LAURA, *Histoire de la phrénologie. L'homme et son cerveau selon F. J. Gall*. Paris, P.U.F., 1970.

(80) *Ibid.*, t. I, p. 59.

(81) *Ibid.*, t. II, p. 41.

(82) *Ibid.*, t. II, p. 170.

(83) *Ibid.*, t. II, p. 55.

Outre la structure de son crâne et de son cerveau, le Nègre présente encore une ressemblance physique étonnante avec l'orang. Ainsi, la position du grand trou occipital — dont on sait depuis les études de Daubenton qu'elle détermine l'articulation de la tête sur le tronc et commande par là la posture naturelle du corps — est d'après Virey, chez le Nègre, intermédiaire entre celle de l'orang et celle du Blanc. Dès lors, «la tête ne reste plus autant en équilibre sur l'atlas, et commence à tomber en avant parce que les mâchoires s'allongent en museau ou museau ; aussi le Nègre ne se tient pas habituellement très droit comme l'Européen, afin d'établir une sorte de contrepoids à sa face qui s'avance» (84). Tout juste donc si Virey accorde au Noir la station droite et la bipédie.

La ressemblance du Nègre avec l'orang est à ce point évidente, dit encore Virey, qu'eux-mêmes reconnaissent la parenté qui les lie aux anthropoïdes, «puisqu'ils les prennent pour autant de Nègres sauvages et paresseux, au rapport de tous les voyageurs» (85).

Si, dans le système de représentation de Virey, le Noir donne l'image d'une humanité à un stade extrêmement dégradé, il semble que son proche parent le Hottentot — qui exerça durant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle une sorte de fascination dégoûtée chez la plupart des voyageurs et des philosophes — n'ait quasiment pas droit au statut d'être humain : «si nous le comparons, dit Virey, aux plus parfaits des singes, certainement la distance entre eux sera bien peu considérable, et il est même évident que son organisation s'en rapproche ; témoin le museau grimaçant du Hottentot, le rétrécissement de son cerveau, le reculement du trou occipital, l'inflexion de son épine dorsale, la position déjà oblique de son bassin, la moindre courbure de l'estomac, les genoux à demi fléchis, l'écartement des doigts du pied et la position oblique de la plante comme les singes. Déjà le Hottentot ne parle qu'avec difficulté et il glousse presque comme les coqs d'Inde, rapport manifeste avec l'orang-outang qui jette des gloussements sourds (...). Il me semble que l'on ne peut pas disconvenir que le plus imparfait des noirs ne soit très voisin du premier des singes» (86).

Cette conformité physique est si flagrante, selon Virey, qu'il en arrive à souhaiter, comme d'autres avant lui, l'expérimentation scientifique d'hybridation entre eux (87). Il est d'ailleurs plus que probable, dit-il, que de tels hybrides existent déjà en Afrique, là où la chaleur du climat, la vie brute des indigènes, le délire des passions, l'absence de lois, de religion et de morale font tout oser (88).

La théorie polygéniste de Virey opère une telle désolidarisation entre les deux espèces qu'il a déterminées que, finalement, l'on est en droit de se deman-

(84) *Ibid.*, t. I, p. 37-38.

(85) *Ibid.*, t. II, p. 172.

(86) *Ibid.*, t. II, p. 171-173.

(87) *Ibid.*, t. III, p. 510.

(88) *Ibid.*, t. III, p. 445.

der ce qui, pour ce savant, les fait appartenir au même genre fondamental. De ces descriptions, on pourrait en effet déduire que la race blanche est coupée du Noir, et plus encore du Hottentot, par toute la distance qui sépare normalement deux genres biologiques. «L'homme blanc, dit-il encore, quoiqu'on l'ait affirmé, n'est plus l'égal du Nègre dans l'ordre de l'humanité. Il existera toujours une distance immense d'un Hottentot Boschiman, nous ne disons pas à un Voltaire ou à un Newton, mais à un simple cultivateur de l'Europe» (89).

Cependant, si grande que soit la distance qui isole l'homme prétendument supérieur du sous-homme supposé, et si ténue que soit celle qui différencie ce dernier du singe, Virey se refuse à y voir une quelconque légitimation de l'esclavage. Aucune conséquence pratique ne sera donc tirée par lui, même s'il ne craint pas de soutenir que, pour le Nègre, être esclave est un état normal et qu'il le supporte sans trop de difficulté, reconnaissant la supériorité du Blanc (90).

Mais si un sursaut ultime de philanthropie anime Virey, qu'en sera-t-il des esclavagistes convaincus ? Quelle théorie pouvait, en effet, mieux que celle-ci légitimer la pratique multiséculaire de l'exploitation de l'homme par l'homme ?

Au XIX<sup>e</sup> siècle, en France, et d'après le témoignage d'Armand de Quatrefages dans son *Rapport sur les progrès de l'anthropologie* (1857), la querelle entre monogénistes et polygénistes déchirera tout le discours anthropologique. À la suite de Virey, l'on peut notamment citer les noms de Bory de Saint-Vincent, Desmoulins ou encore Gerdy. Leurs adversaires monogénistes seront Lamarck, Cuvier, Blainville, les deux Geoffroy-Saint-Hilaire, Quatrefages etc. Cependant, en Europe, ce débat ne connaît pas les retentissements passionnés que lui donnent les extrémistes américains. Aux États-Unis, la question est évidemment compliquée par des tensions sociales et politiques : ces discussions mettent aux prises, la plupart du temps, les esclavagistes et les négrophiles abolitionnistes. L'école anthropologique américaine, sous l'impulsion du docteur Samuel G. Morton de Philadelphie, a produit de gros ouvrages polygénistes qui n'étaient au fond que des plaidoyers en faveur du système esclavagiste (91). La question indienne, sur ce même continent, suscite des passions du même ordre.

Ainsi, il est clair que le débat a souvent été souillé par des considérations autres que scientifiques, la plupart du temps dictées par des intérêts économiques. L'homme blanc désolidarisé biologiquement des autres, et surtout du Noir, ne leur devait guère plus de respect qu'à des bêtes de somme. Très

(89) *Ibid.*, t. III, p. 461.

(90) *Ibid.*, t. II, p. 491.

(91) A. DE QUATREFAGES, *Rapport sur les progrès de l'anthropologie*. Paris, 1857, p. 94-97.

tôt, ceux qui pouvaient y trouver un intérêt l'ont compris, indépendamment parfois de ceux qui avaient élaboré les théories.

Cependant, si l'on envisage le polygénisme dans sa dimension scientifique et non dans ses implications idéologiques ou économiques, l'on conçoit aisément que ce monstre polycéphale — il y a en effet, comme on a pu le constater, plus d'une possibilité de concevoir la pluralité des origines humaines — ait pu combler un vide dans la réflexion anthropologique. Effectivement, dès que l'on se mettait à réfuter ou du moins à envisager sous un angle critique la vieille théorie biblique concernant la création d'un unique couple humain primitif, quand peu à peu l'on s'autorisait à replacer l'être humain dans la série animale ... pourquoi le polygénisme n'aurait-il pu s'avérer exact ? En effet, il apportait à l'étonnante diversité humaine une explication complète qui permettait de faire l'économie de toute une série d'hypothèses apparemment incohérentes ou peu convaincantes, telles que la théorie des climats ou celle des migrations.

Cependant, face au polygénisme, les partisans convaincus du monogénisme tiendront bon et cette confrontation, souvent houleuse, finira par féconder le terrain anthropologique, puisqu'elle encouragera la recherche sur les origines humaines et sur les rapports réels existant entre l'homme et les autres formes animales. Elle permettra aussi une réflexion plus riche sur la véritable valeur des concepts d'espèce, de race ou de variété, appliqués à l'humanité.